

LA NOUVELLE CRITIQUE
19, Rue Saint-Georges-IX^e
JANVIER 1964

La 3ème Biennale

pectives. Sans oublier, bien entendu, de mettre à leur disposition des moyens financiers suffisants, au lieu d'en faire les agents de publicité des trusts du bâtiment et de l'électricité !

MICHEL TROCHE. — Même de façon purement affective, les travaux d'équipe répondent au besoin qu'ont les artistes de faire collaborer tous les arts à l'expression d'une œuvre totale, d'intégrer leur expression personnelle au sein d'un travail collectif, de briser la solitude et au moins de se retrouver entre eux en attendant de retrouver plus. Cela risque de devenir une activité « en soi », mais à qui la faute ? Ce n'est pas la leur, et, à notre niveau d'évolution sociale en France, il est difficile de faire autrement. Ensuite, l'aspect technique et scientifique de ces travaux me paraît aussi très caractéristique. Certains ont été choqués par cet aspect scientifique, ont pensé que cela n'avait rien à voir avec « l'Art », que ces travaux techniques tuaient la peinture, le tableau de chevalet, etc. C'est parce qu'ils ont une conception fixiste et religieuse de l'art; l'expression artistique, après tout, est nécessaire qui change avec les conditions mêmes de notre existence et il est normal que des hommes cherchent les correspondances plastiques et poétiques des nouvelles conditions visuelles de notre époque ou veuillent utiliser les nouveaux matériaux mis à leur disposition. Ce n'est pas un hasard non plus si ces recherches ont lieu simultanément dans beaucoup de pays... Elles ne contredisent pas la peinture, comme la sculpture ou la fresque ne contredisent pas la peinture de chevalet, parce que tous les modes d'expression, ou la recherche de nouveaux modes d'expression, répondent en fin de compte à un besoin encore plus fondamental d'expression artistique. Tout cela peut coexister, et coexistera encore longtemps...

JEAN MILHAU. — Rollin et Troche observent avec raison que la société actuelle ne donne pas à toutes les recherches les débouchés souhaitables. Je vois là une des raisons de leur incohérence apparente. En fait, un événement comme la Biennale, et c'est vrai pour bien d'autres expositions, apparaît comme une fin en soi pour ceux-là mêmes qui y participent. Ces travaux collectifs, si l'on y réfléchit, n'ont pas d'autre destination réelle, pratique, que de figurer dans une exposition, en l'occurrence la Biennale. Cela pose des questions sur le rôle des expositions dans la vie artistique contemporaine; et du même coup sur celui des œuvres d'art elles-mêmes. Si l'on met à part le phénomène de la spéculation, et le milieu tout de même assez restreint des collectionneurs, les conditions économiques sont telles que le grand public ne peut accéder à la possession et à la jouissance individuelle des œuvres d'art. Par contre, le goût de la peinture se développe; on

va de plus en plus dans les expositions. La peinture est de moins en moins un objet d'appropriation personnelle, de plus en plus un élément de la culture générale. De ce point de vue, je dirais qu'elle a un rôle plus actif... En notant cependant au passage que cette fonction culturelle, sociale, est sans contrepartie matérielle pour l'artiste. Le public, donc, fréquente les expositions, se tient au courant, prend parti dans les querelles de tendances. Il n'est plus vrai que les problèmes artistiques soient des problèmes fermés. L'activité artistique occupe une place de plus en plus grande dans les problèmes généraux, comme expression des idées tout autant que comme représentation du monde.

La conception même de la Biennale accuse les côtés négatifs que nous nous accordons à reconnaître, notamment cet aspect de foire, ce caractère provisoire, temporaire, qui fait que la recherche reste souvent au niveau de la recherche, sans objectif de réalisation définitive ou de fixation des résultats. Ce qui tout de même n'est pas la même chose pour le créateur.

Dans le courant général qui pousse, actuellement, les artistes, surtout les jeunes, à rechercher la collaboration avec les architectes, je vois comme le désir de trouver un aboutissement, un épanouissement dans quelque chose de définitif qui serait du domaine de l'architecture. Or, nous assistons pour l'instant à une dispersion d'expériences qui restent plus ou moins gratuites, provisoires, et disparaissent avec la fin de l'exposition. Les salons ont sans doute un rôle à jouer comme terrains d'expériences, mais on ne peut en rester là, car il n'en sortira jamais un grand art monumental.

C'est ici qu'il faut souligner la responsabilité de l'Etat et des pouvoirs publics qui, eux, pourraient donner à ce grand courant la possibilité de se réaliser dans des œuvres durables et, qui plus est, ouvertes à tous. Des œuvres participant réellement à la vie.

22